

Karmen

L'art habile de la séduction

Karmen Geï, Canada / France / Sénégal 2001, 82 minutes

Élie Castiel

Number 219, May–June 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48553ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2002). Review of [Karmen : l'art habile de la séduction / *Karmen Geï*, Canada / France / Sénégal 2001, 82 minutes]. *Séquences*, (219), 42–43.



Une Carmen Black consciente de son corps



Karmen

L'art habile de la séduction

Avant tout, **Karmen** est un concept qui repose principalement sur l'idée qu'on peut se faire de la femme, l'Africaine en particulier. Car le premier long métrage de fiction de Joseph Gaï Ramaka n'est pas simplement l'énième adaptation de la nouvelle de Prosper Mérimée ou de l'opéra de Georges Bizet. Au contraire, il s'agit d'une réflexion mise en images avec toute la sincérité du monde. Certes, les éléments propres à l'œuvre lyrique sont, dans l'ensemble, présents : en quelque sorte, l'histoire d'une femme qui conduit l'homme qui l'aime et dont elle est éprise (à sa façon) dans un univers d'amour et de mort.

Mais ici, ces mêmes conventions prennent une toute autre tournure. L'Espagne goyesque cède le pas à une ville de Dakar totalement transformée pour la circonstance. Après tout, nous sommes à la veille du XXI^e siècle. Le décor n'est plus un lieu géo-

graphique dans le sens strict du terme, mais un cadre scénique totalement sorti de l'imaginaire du cinéaste. L'univers carcéral, par exemple, crée ses propres frontières, détournant le spectateur de toute notion d'emprisonnement. Les cellules des détenues ressemblent à des salons de rencontre où des femmes débattent leurs problèmes de cœur, se réunissent autour de Karmen, l'écoutent, approuvent ses moindres décisions, cèdent à ses caprices ou à ses instincts. À l'instar de la tragédie antique, ces mêmes prisonnières forment un chœur qui tantôt chante, tantôt déclame, ponctuant l'action jusqu'à l'annonce d'une finale d'une remarquable force théâtrale. Dans un contexte africain, il s'agit de situer le chant dans son discours sur l'oralité (thème récurrent dans les cinémas de ce continent).

Car le film de Ramaka est avant tout un brillant exercice de mise en scène où les codes du théâtre, de l'art chorégraphique, du chant et du cinéma se confondent pour mieux se compléter. C'est dans cette optique que l'histoire de cette « Karmen » est racontée. Plus que de parties, il s'agit plutôt de mouvements.

Premier mouvement : dans la cour centrale de la prison, les détenues et les gardiennes sont toutes en tenue de fête. La plupart d'entre elles tiennent des bassines, des bouteilles, des morceaux de bois. Sur leurs instruments de fortune, elle jouent un air africain, le « N'Deï Geï » (chant et rythme érotique). Certaines se lancent dans la danse, en plein « Gew » (en français, « cercle »), entraînant les femmes réticentes. Elles s'agitent toutes autour de Karmen qui, elle, repousse les invitations selon une sorte de jeu bien orchestré.

Au deuxième mouvement, Karmen cède à ses instincts, suit le rythme des percussions et occupe à elle seule la scène.

Entre ces deux variations, une passion qui avance aux pas d'une Carmen black, totalement consciente de son corps, de son érotisme, de sa volupté et de sa séduction. La Karmen de Ramaka est une femme avec un féroce appétit de vivre chaque instant, chaque occasion de happer le bonheur. Son corps n'est pas seulement un corps « de femme », mais au contraire, il se multiplie sans jugement de valeur, sans fausse modestie. C'est dans cette optique qu'on peut comprendre la bisexualité de Karmen. Il ne s'agit pas d'une orientation sexuelle, mais bien d'une façon de se rapprocher de l'autre, comme si l'acte sexuel, dans toute sa symbolique, allait immortaliser le moment, le situant dans une sorte de mouvement *extra-réaliste* que seuls des moyens d'expression comme le cinéma peuvent, il semble, se permettre de créer.

À partir de ce canevas, Joseph Gaï Ramaka détient un double discours : d'une part, il adapte la nouvelle de Mérimée selon une perspective à la fois exotique et folklorique (chants, danses, costumes). Mais en même temps, il souscrit à l'idée de formuler une pensée politique qui, vu l'omniprésence de Karmen et sa corporalité charnelle d'une farouche énergie, ne s'assume pas totalement convaincante. Et pourtant, les nombreuses chorégraphies sont filmées comme des duels, le corps devenant ainsi politique, laissant deviner de nombreuses possibilités : c'est ainsi que lorsque Karmen danse, elle subjugué la direc-

trice de prison (le pouvoir est ainsi réprimée) ; lorsqu'elle lance un défi à la fille du commissionnaire le jour de son mariage, elle remet en question le pouvoir économique. Mais la Karmen de Ramaka est avant tout sensualité. Entre Éros et Politique, le cinéaste aura gagné le pari de suivre la voie du désir.

Dans le rôle de Karmen, Djeïnaba Diop Gaï s'investit corps et âme, gratifiant son personnage d'une sensualité débordante. Au premier plan du film, elle s'offre à la caméra, assise, les jambes écartées. Mais ce n'est pas par simple hédonisme, plutôt une façon comme une autre de formuler sa « liberté du désir ». Avec **Karmen**, Joseph Gaï Ramaka signe un film ambitieux où atmosphère, sexe, chant, danse et musique s'unissent pour former un ensemble d'une audace percutante.

Élie Castiel

■ Karmen Geï

Canada/France/Sénégal 2001, 82 minutes — Réal. : Joseph Gaï Ramaka — Scén. : Joseph Gaï Ramaka, d'après *Carmen*, de Prosper Mérimée — Photo : Bertrand Chatry — Mont. : Héléne Girard — Mus. : Julien Jouga, David Murray, Doudou N'Diaye Rose — Chor. : Oumi Samb, Karine Saporta — Déc. : Nikos Meletopoulos — Son : Daniel Masse, Jean-Pierre Brissonnette — Int. : Djeïnaba Diop Gaï (Karmen Geï), Magaye Niang (Lamine Diop), Stephanie Biddle (directrice de prison), Thierno Ndiaye (vieux Samba), Dieynaba Niang (Ma Penda), El Hadg Ndiaye (Massigi), Aïssatou Diop (Majiguene), Wildemir Normil (surintendant), Massamba Madiye (Mansour), Ibrahima Mbaye (Sidar) — Prod. : Richard Sadler, Frédéric Sichler, Daniel Toscan du Plantier — Dist. : Film Tonic.

La répression du pouvoir

